

6 NOV 1939

Fiches Direction Secrétariat

la Revue générale

ÉT. DE LA VALLÉE POUSSIN .	LES ÉLECTIONS DU 2 AVRIL	433
AJAX	LES ÉTATS-UNIS FACE A L'EUROPE	444
CARLO BRONNE.	LES REVENANTS DE SAINTE- HÉLÈNE : LAS CASES.	460
L'GÉNÉRAL DE SELLIERS DE MORANVILLE.	AU TEMPS DU GÉNÉRAL PONTUS. (Souvenirs. Fin).	479
J. M. LAUREYS, S. J.	LA SOLUTION ORDONNÉE DES CON- FLITS DU TRAVAIL	491
* * *	AUTONOMIE CULTURELLE	508
RENÉ GREINDL	LA PROTECTION DES POPULATIONS EN TEMPS DE GUERRE	523
HENRI D'EECK	MALHEUR AUX FAIBLES.	529
C. LOUVEAUX	ALICE NAHON	535
MAURICE PIRON	L'ŒUVRE DE HENRI SIMON.	541
PAUL FIERENS	LA VIE ARTISTIQUE : SCULPTEURS ET PEINTRES BELGES D'AU- JOURD'HUI.	546
PAUL WERRIE	LES SPECTACLES : DE BEN JONSON A PORTO-RICHE	557
GERMAINE SNEYERS.	REVUE LITTÉRAIRE : L'AMOUR ET L'OCCIDENT	564
FERNAND BAUDHUIN.	LA VIE ÉCONOMIQUE ET FINAN- CIÈRE : DÉCADENCE DE LA BEL- GIQUE?	571

L'Œuvre de Henri Simon

Le samedi 11 mars 1939, une grande voix s'est tue en Wallonie. Henri Simon est mort à Liège, sa ville natale, âgé de quatre-vingt-trois ans. A vrai dire, il avait cessé de se faire entendre au monde littéraire depuis de nombreuses années. Retiré au château de Lincé, dans l'accueillante famille de Mathelin d'Andrimont, alliée à celle de son ancien tuteur (Simon fut orphelin très jeune), il y menait, entre son chien et ses livres, une existence de hobereau campagnard. La lecture des auteurs classiques, latins et grecs surtout, — il lisait couramment Virgile et Homère dans le texte — les plaisirs de la tenderie, de la chasse et de la pêche, l'amour de la philatélie charmaient tour à tour sa solitude. Il ne pratiqua aucun métier, mais on lui connaissait mille talents. C'était un peintre naturaliste, tenu en grande estime par Adrien de Witte, son maître, qu'il avait connu à Rome ; c'était également un musicien fort averti, disciple de Sylvain Dupuis, son ami de jeunesse. Il avait été autrefois bibliothécaire de la Société de Littérature Wallonne et s'était attaché avec un soin amoureux à l'inventaire des objets qui allaient constituer le premier fonds de l'important musée wallon de la rue Féronstrée. En ce temps-là, on le savait attelé à une tâche presque incroyable : il traduisait, en dialecte liégeois, le *Tartufe* de Molière et il y réussissait avec une surprenante maîtrise. Homme de théâtre, du reste, il donna à la scène wallonne les pièces les plus fines, les plus soignées du répertoire. Enfin, c'était un poète ; mais on attendit jusqu'à la guerre pour connaître son œuvre — et elle tenait toute en un petit recueil. Encore avait-il fallu lui prendre quasi de force ses manuscrits pour les publier¹. Ce fut son ami, l'éminent philologue Jean Haust, qui se chargea de les faire paraître.

Très exigeant à l'égard de ce qu'il produisait, Simon, une fois l'œuvre achevée, se préoccupait fort peu de sa diffusion et de son succès. Un tel désintéressement touchait presque à l'indifférence, surtout dans les dernières années de sa vie, alors cependant que sa renommée grandissait chaque jour davantage dans l'estime du public lettré. Le labeur poétique n'occupait-il pas une place restreinte dans sa vie ? Et on l'eût surpris en faisant de ce qui n'était pour lui

1. Les œuvres poétiques de Simon ont été republiées, en une édition plus complète, par M. Haust, dans la Collection « Nos Dialectes » (Liège, Vaillant Carmanne, 1935, 126 p., 15 fr.).

qu'un violon d'Ingres le principal de son activité. Or, par un singulier retour des choses, c'est à son œuvre littéraire que Simon devra de passer à la postérité.

Henri Simon ! La plupart ignorent ce que ce nom représente pour la littérature de Wallonie et combien celui qu'il cache est un grand et pur artiste, le plus parfait des poètes du terroir. Parfait par sa langue qui est irréprochable et savoureuse, parfait par le constant souci qu'il a de la forme définitive, parfait encore grâce à cette *plénitude* qui émane de chacun de ses poèmes où l'inspiration se soutient toujours, sans aucune faiblesse.

* * *

Simon n'est pourtant point ce que l'on appelle un poète inspiré. Les grands thèmes sentimentaux, l'urne lacrymatoire et la croix de ma mère n'ont exercé sur lui aucun attrait. Le lyrisme proprement dit occupe une faible partie de son œuvre et qu'il faut situer vers les débuts littéraires de l'écrivain. Il tourne élégamment le badinage amoureux où l'esprit prend d'ordinaire la place du cœur. Bluettes tout en teintes douces, en gaminerie sentimentale, sans arrière-pensée. On y respire un air d'idylle dominicale traversée de chants d'oiseaux, de sourires tendres, de regrets vite résignés. Mettons à part, pour sa beauté douloureuse, *Li p'tit rosî* (Le petit rosier) : c'est un sanglot de jeunesse. Les œuvres de l'âge mûr, par contre, seront objectives et rivées, si l'on peut dire, à l'évocation fidèle du monde extérieur, de la vie rurale en particulier. Avant d'y arriver, Simon se ménage une transition avec deux séries de rondeaux où, dans un cadre apparemment figé, il réussit à faire tenir des scènes d'un impressionnisme très nuancé, des dialogues relevés d'un humour, d'une saveur intraduisibles et que peuvent seuls goûter pleinement ceux qui ont parlé le wallon dans leur enfance et l'ont entendu parler autour d'eux par les vieilles gens. A ces esquisses, encore frêles, succèdent les poèmes en prose : ceux-ci se distinguent par la gravité songeuse, le nombre, le rythme, la riche abondance d'une langue avant tout plastique. Leur ensemble s'intitule « Tot loukant », c'est-à-dire « En regardant », formule lapidaire qui expliquerait volontiers l'intention du poète de rester fidèle à la vision réaliste des choses, de toujours modeler d'après nature. Les proses de Simon sont toutes gonflées de ce naturisme sain, tourné presque entièrement vers la terre, ses saisons, ses travaux et la métamorphose de ses éléments. Et l'on y découvre déjà cette philosophie d'humanité sereine et résignée qui sera au fond de ses deux grandes œuvres, nées de la même source : *Li pan dè bon Diu* (Le pain du bon Dieu) et *Li mwért di l'âbe* (La mort de l'arbre).

Li Pan dè bon Dieu, c'est la chanson du pain. Cette succession de vingt-quatre petits tableaux d'une fraîcheur virgilienne, conjugue le labeur alterné de la terre et de l'homme. Le poète en déroule sous nos yeux les phases successives avec un réalisme familier et précis : le labour et les semailles dans le cadre austère de l'arrière-saison, la germination du grain de blé sous le duvet de la neige protectrice, l'idyllique « mariage des grains » en avril. Puis, le soleil aidant, voici venir l'été, le temps de la moisson et des faucheurs ardents. Le rythme du poème se balance alors d'un mouvement régulier, comme la cadence de la faux qui couche les blés. Et, lorsque la récolte aura pris, sur les longs chars, le chemin des granges, une fête pittoresque réunira le fermier et ses gens. C'est « le Coq », agréable intermède où Simon déploie à merveille un art prestigieux de l'évocation. Notons ici que, s'il sait peindre et user sobrement de la couleur dans ses tableaux rustiques, Simon est tout autant un dessinateur en quête d'une ligne à fixer; d'un mouvement à saisir. Un musicien aussi, qui construit son vers comme une phrase mélodique aux combinaisons savantes et expressives.

Après le « drame » du blé, celui du pain. Le poème se poursuit : nous assistons aux travaux qui, à l'ombre de la meule et dans la cuisine de la fermière, vont faire de l'humble grain le pain appétissant et parfumé, le pain du Bon Dieu. La dernière scène du poème est d'une grandeur biblique. C'est le soir. Dans la chambre des repas, la mère et les enfants sont réunis pour le souper. Le beau pain doré est sur la table. Un bruit d'attelage dans la cour : le père rentre. Son visage est hâlé par la saison et le travail ; d'amères pensées plissent son front. Aucune parole n'est prononcée. Un geste, un seul, venu du plus profond de l'atavisme : ce signe de croix qui achève de tout dire en enrobant dans sa surnaturelle grandeur la destinée des fils de la terre.

L'œuvre principale de Simon n'a, en soi, rien d'épique ni de didactique. C'est un sorte de « film », d'un agencement rapide et ingénieux, où tous les épisodes possèdent un rythme personnel approprié à chacun des moments de l'action. Plus tendu, plus dense, plus large dans sa facture est un autre poème intitulé *Li mwért di l'åbe* (La mort de l'arbre). Le sujet a beau paraître banal : l'exécution est grandiose, d'une concision et d'une puissance de ton insoupçonnées. C'est un bloc de marbre, mais c'est du marbre qui frissonne. Sobriété toute classique, sens de la grandeur et de la mesure à la fois, goût de l'essentiel : ces qualités naturelles du poète, il semble qu'il ne les ait jamais portées aussi haut que dans ce drame familier de la colline. Nous atteignons ici le sommet de son œuvre et sans doute le sommet de la poésie wallonne.

*
*
*

Il faudrait encore parler de son théâtre, et ce ne serait pas l'aspect le moins attachant de l'œuvre de Henri Simon. Ses comédies sont au nombre de sept seulement : *Li Bleû-bihe* (Le pigeon bleu ardoisé), *Coûr d'ognon* (Cœur d'artichaut), *Sèche, i bêche!* (Tire, ça mord !), *Li neûre poye* (La poule noire), *A chaque marihá, s'clâ* (A chacun son métier) et *Janète* qui est sa plus belle réussite psychologique. Le théâtre de Simon date tout entier de l'avant-guerre. Écrit dans le sillage de *Tâti l'pèrikî* (1885) à qui il ne doit pourtant rien, il est contemporain de cet âge d'or de la scène patoisante. Tout cela est déjà loin, aujourd'hui. Mais les comédies de Simon resteront un modèle d'exacte observation de la vie wallonne. Les types de chez nous, les sympathiques « maniaques » de faubourg ou de village s'y retrouvent, évoqués par un artiste qui dédaigne les procédés faciles de comédie et accumule, avec patience, les traits justes et les touches menues.

Auteur bourgeois, Henri Simon l'est essentiellement, exclusivement. Cette disposition intime et si spontanée de son art lui vient-elle d'une empreinte laissée par l'éducation première et la famille ? Ne l'a-t-il pas au contraire acceptée par convenance plutôt que par tendance, comme on accepte l'héritage d'une tradition littéraire à laquelle on veut simplement ajouter de nouveaux éléments sans en modifier le cours général ? Quoi qu'il en soit, Henri Simon est bien le prince de ce théâtre wallon, à l'objectif limité, mais précis, fait de réalisme authentique et d'humble simplicité, où toute chose est à sa place, où chaque détail, chaque geste, chaque mot reflètent amoureusement une façon d'agir et de sentir qui ne dépasse pas le niveau des vies banales et des jours ordinaires, sans horizon et sans grandeur. Les menus côtés de l'existence sont loin d'être regardés comme chose purement négligeable. Lorsque la toile se lève, on sait tout de suite chez qui on se trouve, et si c'est un dimanche ou un jour de la semaine, et si c'est un matin ou un après-midi ; on parle de « boire le café » ou de préparer le dîner. Ces gens-là gardent constamment un contact solide avec les réalités, et leurs jours, bons ou mauvais, sont jalonnés par le retour des gestes indispensables et matériels, dont on ne songe pas à diminuer l'importance.

Pareil théâtre, on le conçoit, ne saurait être un théâtre d'idées. Il intéresse, amuse, captive, charme, mais ne fait pas penser, — ou si peu. Ne point trahir la nature paraît à l'auteur l'unique enjeu possible de l'art dramatique et la seule récompense enviée. On ne trouverait guère de quoi dégager, même sommairement, une philosophie morale de l'écrivain. Les personnages vivent, parlent, s'animent ; l'action se déroule, n'ayant d'autre raison d'être qu'elle-

même. C'est que jamais Simon ne laisse percer le bout de l'oreille. Nul ne s'efface autant que lui des scènes qu'il imagine ; on dirait qu'il les voit du dehors, avec un léger recul et qu'il les croque sur le vif, pour son plaisir, en spectateur détaché. Ainsi, non seulement il s'abstient de prendre parti, mais encore il s'arrange pour n'avoir pas à le faire. Ses pièces ne comportent aucune conclusion : elles n'en ont pas besoin.

Pareillement, le théâtre de Simon reste étranger aux grands sentiments. Étranger aux passions vives. Étranger surtout à la douleur. Le tragique n'est pas son fort. L'extraordinaire non plus. Une comédie de Simon, c'est une tranche de vie quotidienne prise dans un de ces moments confiants où tout se dispose bien, où les choses graves qui arrivent ne sauraient l'être vraiment parce qu'on sent que tout est destiné à s'arranger bientôt. La bonhomie des caractères et des milieux est rassurante. Il y a bien un peu d'acidité au fond de Janète. Dans *Li Bleu-bêhe*, la scène du pigeon mort apporte, pour un instant, un souffle d'émotion réelle ; mais ce n'est guère. Les émois ne tournent pas à angoisses, les conflits ne deviennent jamais insurmontables et les colères s'apaisent vite. L'amour lui-même, quoiqu'il y paraisse, tient peu de place ici ; il n'existe pas comme tel ; il est simplement le mobile qui permet à l'auteur d'échauffer son intrigue. Incident de bonne comédie ou, tout au plus, idylle aimable traitée en surface.

Théâtre sans prétention ? Qu'on aille donc y voir ! Si l'intrigue ne brille pas par la nouveauté, si la technique, malgré la sûreté des moyens, date, dans un certain sens du mot, le style se recommande par sa couleur sobre, ses ironies malicieuses, sa bonhomie qui ravit, franche et cordiale, et un art du dialogue qui ferait, à lui seul, la réputation d'un homme de théâtre en Belgique...

*
* *

Exegi monumentum... Loin des modes passagères, loin des succès qui n'abusent personne, loin de tout « modernisme » de pensée ou d'écriture, Henri Simon a édifié une œuvre simple et vraie, digne des grandes choses élémentaires de la vie et du monde dont s'inspirent ses plus beaux poèmes. Une œuvre solide aussi, et qui peut défier les années. Cet artiste au cœur farouche et discret, ce petit vieillard taciturne et fruste comme les paysans de son terroir, comme eux aussi, aura, somme toute, peu parlé. Il n'aura dit que les paroles essentielles. Les seules qui valent la peine d'être prononcées. Les seules qu'on n'oublie point.

Maurice PIRON.